

Sur le théâtre du monde

Marie-Andrée Lamontagne

Number 81, Summer 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93737ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (2020). Sur le théâtre du monde. *L'Inconvénient*, (81), 79–81.

Sur le théâtre du monde

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE **Marie-Andrée Lamontagne**

Commençons par un truisme. Cela fait toute la différence du monde que de considérer un récit du point de vue de l'histoire ou de la fiction, et cette différence a peu à voir avec le respect ou non des faits et l'usage plus ou moins fantaisiste des dates. Du point de vue de la lecture, la seule question qui importe devient alors la suivante : que verrons-nous ? « Tout », semble répondre Daniel Kehlmann dans *Le roman de Tyll Ulespiègle*, qui broie, dans le même creuset du récit et avec une jubilation manifeste, les deux disciplines, l'histoire et la littérature, et leurs outils propres, l'érudition et l'imagination. La méthode n'est pas nouvelle pour ce romancier formé par la littérature et la philosophie et qui, déjà dans *Les arpenteurs du monde* (2006 pour l'édition française), faisait se rencontrer deux savants au 18^e siècle : le géographe explorateur Alexander von Humboldt et le mathématicien Carl Friedrich Gauss. Portraits contrastés de deux états (sédentaire et agité), rencontre d'esprits supérieurs, pérégrinations européennes, considérations sur la connaissance et la science. Et en prime, un succès éditorial et commercial.

Mais voici la guerre de Trente Ans. On sait tous, n'est-ce pas ?, ce

que furent ses débuts. On sait tous également que la Bohême avec un accent circonflexe n'est pas la bohème des artistes. On sait tous aussi, bien sûr, qui est Till l'espiègle, trickster plus joyeux que malfaisant bien que fourbe, saltimbanque qui jongle tout autant avec des balles (et même des poignards) qu'avec la vérité. Chez le lecteur, le cumul de ces « on sait tous » ignorants n'est cependant pas un obstacle au moment de savourer ce roman à la narration efficace et délicieusement enchevêtrée.

Ignorance ou pas, il faut savoir tout de même que le personnage folklorique de Till l'espiègle a pour modèle un homme ayant réellement vécu en Saxe, au 15^e siècle. Son surnom, *Eulenspiegel*, signifie, explique le *Littré*, « miroir de chouette », aussi bien dire aux alouettes, c'est-à-dire mensonge et tromperie, mais sur le mode farcesque, ce que l'adjectif français *espiègle* dit bien. Et il est vrai que le roman de Kehlmann tient aussi du miroir tendu à l'époque, à sa violence, à son arbitraire, à la fatalité présumée des conditions sociales. En Europe du Nord, le personnage de Tyll (l'orthographe varie) l'espiègle est si connu que le titre du roman, en Allemagne, a pu n'être qu'un seul mot : *Tyll* – prénom jeté sur la



couverture de l'édition d'origine comme un signe d'identité, plus viscéralement allemand que Goethe, la Forêt-Noire et Beethoven réunis.

On révisé un peu ? La guerre de Trente Ans, c'est, entre 1618 et 1648, trois décennies de conflits politico-religieux marqués par des pillages, des massacres et autres horreurs qui laisseront exsangues l'Europe centrale et l'Allemagne. Conflit religieux : entre catholiques et protestants. Conflit politique et européen : le Danemark, l'Espagne, la Suède, la France, les Provinces-Unies (Pays-Bas) s'en mêlent. Conflit meurtrier : cinq millions de morts (civils et soldats) dans le Saint-Empire romain germanique, sur une population totale de quinze à vingt millions. C'est dire la dévastation.

Qu'est-ce qui déclenche une guerre ? Le coup de feu tiré sur un archiduc (Grande Guerre) ? Un avion abattu (Rwanda) ? Celle de Trente Ans commence en Bohême (actuelle Tchécoslovaquie). En ces temps de monarchie élective, les parlements choisissent leur roi. La Diète de Prague refuse de confier ce rôle au catholique empereur d'Allemagne et lui préfère un calviniste, le prince-électeur et comte palatin Frédéric. Contre l'avis de tous, ce dernier accepte. Il est fait roi de Bohême sous le nom de Frédéric V et se maintiendra sur le trône le temps d'une brève saison, ce qui lui vaudra des moqueries et le surnom risible de « Roi d'hiver ».

Son épouse, anglaise, est d'une lignée prestigieuse : il s'agit d'Élisabeth Stuart, fille du roi Jacques Stuart d'Angleterre, petite-nièce d'Élisabeth 1^{re}, petite-fille de Marie d'Écosse. Dans le roman de Daniel Kehlmann, c'est elle qui incite son mari à accepter la couronne de Bohême. Pauvre reine, bientôt sans château, sans serviteurs et qui vivra en exil, menant d'improbables ambassades après la mort de Frédéric pour récupérer son royaume, sans même parfois avoir « de quoi [s']acheter du bois pour le feu ».

Telle est la toile de fond de ce roman, où les vicissitudes sont le lot des grands comme du peuple, même si les conséquences en sont très différentes. Tout gamin, Tyll voit son père meunier finir sur le bûcher après avoir été accusé de sorcellerie par deux pseudo-savants religieux dont les superstitions apparaissent à nos yeux comme étant de la même farine que

les diableries que ces deux-là se félicitent d'avoir fait avouer sous la torture. Qu'en définitive le père ait été un sorcier ou simplement un autodidacte naïf et curieux, le résultat est le même. La honte s'abat sur la famille, forcée de se disperser. Et Tyll de prendre la route.

Ses talents de jongleur et de funambule lui valent de mener la vie d'un saltimbanque, en compagnie de la jeune Nele, guère mieux lotie au départ, en particulier sur le plan matrimonial. Aventureuse, pleine de dangers et d'aléas, leur existence vaut mieux, tout bien considéré, que la condition de paysan, de moine, d'épouse, de bourgeois, et même de roi, destin qui ne va pas sans revers, comme on l'a vu. Contre la force, il y a bien la ruse, mais ses succès sont inégaux. Tyll le cynique, d'une pirouette, se tire chaque fois des situations périlleuses. Et puis le statut de fou du roi, position qu'il occupera un temps auprès de Frédéric, et Nele auprès de l'infortunée Élisabeth, a l'avantage qu'ils peuvent dire leurs quatre vérités aux souverains. Une telle existence offre enfin un poste d'observation sur le monde, qui n'est que duperie, illusion, domination, théâtre, comme disait le grand Will, dont la reine de Bohême est d'ailleurs une fervente admiratrice.

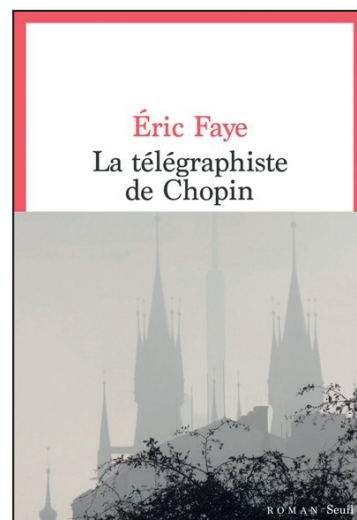
Le pessimisme est la basse continue de ce roman où les rires, la dérision, les moqueries, les ricanements fusent pourtant à chaque page. De ce contraste naît un réel plaisir de lecture, il est vrai d'une qualité particulière, celle de l'intelligence. Plaisir cérébral, un peu froid, malgré le ton leste, les péripéties et les rebondissements qui se succèdent, cependant traversé d'éclairs de joie et d'admiration. Et de traits d'esprit : « Il faut toujours commencer par négocier ce sur quoi on veut négocier avant d'entamer les négociations », fait ainsi remarquer, sentencieux, le comte Oxenstierna à la reine de Bohême. Celui qui est alors l'un des deux ambassadeurs de Suède au congrès des ambassadeurs dont résultera le traité de Westphalie mettant fin à la guerre ignore encore qu'il vient de donner l'exacte définition de la politique moderne. Le lecteur, lui, ne le sait que trop.

VOIR OU NE PAS VOIR

La parapsychologie est-elle une science ? Certains chercheurs ont tranché en lui appliquant la méthode expérimentale. D'autres en débattent encore. Aux États-Unis, au tournant du 19^e siècle, la photographie spirite était une spécialité en vogue, qui s'affichait en toutes lettres sur les enseignes et les cartes professionnelles. À l'origine : une erreur de manipulation dans la chambre noire d'un photographe avait fait apparaître une figure fantomatique, sous-exposée, sur le cliché pris en studio. Le besoin de consolation de l'être humain avait fait le reste et créé une demande pour des photographies d'époux ou de parents endeuillés prenant gravement la pose avec, derrière eux, les ombres de leurs chers disparus, évanescents et reconnaissables.

Ces supercheries ont beau avoir été révélées au grand jour, la science, de son côté, n'a pas épuisé ses objets d'étude, et l'inexplicable d'aujourd'hui, comme dans un roman de Jules Verne, pourrait se révéler le rationnel de demain. Cette idée, qui apparaît en filigrane dans le dernier roman d'Éric Faye, est d'emblée tenue à distance de toute démonstration par la force de la fable et du politique. Dans *La télégraphiste de Chopin*, une femme, veuve sans histoire ni éclat, et surtout sans formation musicale poussée, reçoit régulièrement la visite de Chopin et note sous sa dictée une série de pièces musicales qui forcent l'admiration des connaisseurs. La dame est-elle une authentique médium ou une bluffeuse de génie ? Un documentaire commandé à un journaliste doit répondre à cette question.

Pour écrire son roman, Éric Faye s'est librement inspiré de la vie de l'Anglaise Rosemary Brown, née en 1916 et morte en 2001, avec qui Beethoven, pour ne citer que lui, s'entretenait... en anglais, évidemment. Ici nous sommes à Prague en 1995. La Tchécoslovaquie vient de sortir d'un bloc de croyances appelé le communisme. Le pays flotte dans un entre-deux où les passés récent et ancien continuent de hanter le présent. Tout le roman baigne dans une impression d'étrangeté, accentuée par les noms avec lesquels le lecteur ignorant de la langue tchèque doit se familiariser pour faire exister les personnages. Le journaliste qui se voit confier le documentaire démystificateur s'appelle Ludvík Slaný. Son rédacteur en chef, Filip Novák, a été l'amant de sa femme, Zdeňka, dont Ludvík est en train de divorcer et qui revient



parfois, en son absence, prendre quelques vêtements à l'appartement – autre entre-deux, autre fantôme. Pavel Černý est l'espion qui l'assiste dans son enquête. La médium s'appelle Věra Foltýnova. Cette dernière a montré des dons dès son enfance en Bohême et n'a jamais cherché à en tirer quelque notoriété, laquelle va cependant grandissant, alors qu'une compagnie de disques s'apprête à sortir un enregistrement des œuvres posthumes de Chopin reçues sous la dictée. Le documentaire viendra à point, estime le rédacteur en chef, pour rétablir les faits. Mais comment cerner les faits ? Où est la vérité ? Pour réaliser son documentaire, Ludvík s'est associé à un caméraman si perspicace que leurs échanges ont des airs de dialogue philosophique. « Qui a dit : "Le journalisme c'est partir avec une idée et en revenir avec une autre" ? » interroge ainsi le caméraman. Le roman d'Éric Faye ne dit pas la vérité. Juste sa possibilité. C'est beaucoup plus troublant. ■

LE ROMAN DE TYLL ULESPIÈGLE

Daniel Kehlmann

Traduit de l'allemand par Juliette Aubert

Actes Sud, 2020, 416 p.

LA TÉLÉGRAPHISTE DE CHOPIN

Éric Faye

Le Seuil, 2019, 270 p.